

Victor Hugo, la représentation a été loin de produire l'effet qu'on en attendait.

Les trois mille spectateurs—les sommités politiques, artistiques, littéraires de Paris—ont été désillusionnés et péniblement impressionnés par ce drame où les laideurs et les difformités physiques de Triboulet n'ont d'égales que les laideurs et les difformités morales de ce bouffon, insolent, méchant et haïeux, où les premiers gentilshommes de France, types de l'honneur et de la bravoure sont insultés en termes ignobles; où François Ier, le roi chevalier, le glorieux vaincu de Pavie est représenté en cynique débauché; où l'assassinat d'un roi est discuté et payé à un sinistre bandit par Triboulet qui n'a pas le courage de se venger lui-même.

Plus le drame avançait, plus les spectateurs de 1882 comprenaient la justice de l'interdiction en 1832 comme immorale de cette pièce où ne se trouvent pas un personnage sympathique, pas un caractère élevé. Mais ce que ces spectateurs comprenaient moins, c'étaient les luttes et les batailles si violentes qui eurent lieu en 1832; il n'y avait vraiment pas de quoi. Si M. Victor Hugo eût donné la première représentation du *Roi s'amuse* en 1882, on eût certes applaudi les magnifiques tirades qui s'y trouvent, on eût admiré la puissance dramatique de certaines scènes, mais il n'y aurait eu ni émotion, ni luttes et la pièce, emportée par ses défauts, eût été ballottée pendant quelques représentations pour être finalement bientôt abandonnée.

L'interprétation est digne du Théâtre Français. Got est un magnifique Triboulet; Mounet-Sully a grand air dans François Ier.

La véritable inauguration de la direction du jeune Maurice Bernhardt à l'Ambigu vient d'avoir lieu par les *Mères ennemies* de M. Catulle Mendès. C'est la grande, l'incomparable Sarah qui a tout surveillé et nous trouvons à son sujet une spirituelle boutade dans le *Voleur*:

"Drôle de directeur tout de même que ce jeune concis qui feint de présider aux destinées de l'Ambigu. Aux yeux de la loi c'est lui qui règne, mais aux yeux de tous c'est la maman seule qui gouverne. C'est la maman qui reçoit les pièces, qui engage les artistes, qui distribue les rôles, qui dessine les costumes, qui règle la mise en scène, dirige les répétitions et même qui flanque à la porte, de sa propre main, les reporters assez intrigants pour se permettre de jeter un coup d'œil furtif dans les coulisses. Quant à l'impresario, au mineur Maurice Bernhardt, on lui laisse la liberté de sucer un sucre d'orge à l'avant-scène pendant les répétitions, ce sont les seules prérogatives de ce jeune roi fainéant."

Quelque soit le véritable directeur de l'Ambigu, le drame de M. Catulle Mendès n'en est pas moins l'œuvre d'un esprit puissant et généreux, et si la pièce toute entière eût pu se soutenir à la hauteur des deux premiers actes, la scène française compterait un chef-d'œuvre de plus. C'est une œuvre vraiment littéraire, dont la mise en scène est très belle et dont l'interprétation, avec Mme Agar dans une des mères, et M. Damala dans le père, est remarquable.

L'action se passe en Pologne. La comtesse Boleska attend son mari pour le mettre à la tête de l'insurrection qui s'organise contre la Russie. Il revient, mais c'est pour forcer sa femme à divorcer afin de

pouvoir épouser une russe, Sophia Ivanowna. "Eh bien! divorçons!" dit la comtesse après une résistance désespérée, secondée par son fils. Après le divorce la comtesse livre à la flettrissure et à l'exécration de ses vassaux son mari qui trahit tous ses devoirs envers sa femme, son pays et son Dieu. La lutte se poursuit ensuite entre les deux mères et les deux fils combattant sous des drapeaux différents.

A la Renaissance nous changeons complètement de genre. Nous sommes en pleine opérette avec *la Bonne Aventure*, musique de M. Emile Jonas. C'est encore sous le ciel bleu des Espagnes que se passe l'action ni plus ni moins bouffonne, ni plus ni moins intéressante d'ailleurs, que la plupart de ses pareilles. On rit souvent, la musique est jolie et n'était un troisième acte languissant, le succès serait certain.

Mme Desclausas qui chante, danse et mime le rôle de la diseuse de bonne aventure a soutenu le poids de la pièce entière sans autre aide que M. Jolly d'une finesse et d'un comique remarquable, dans son rôle de ganache,

La pièce est richement montée; les costumes espagnols, style directoire sont très nombreux et très variés et cette mise en scène fait bien augurer du nouveau directeur de la Renaissance.

X...

CHRONIQUE

Comme vous n'avez probablement jamais entendu parler du violon de Beethoven, je vous intéresserai peut-être en vous disant son histoire en quelques mots. Ce violon sur lequel Beethoven a joué si souvent est maintenant en la possession d'un riche anglais nommé Kunwald. Le grand maître en avait fait cadeau quelques jours avant sa mort à un de ses meilleurs amis, Carl Holtz, et c'est la veuve de ce dernier qui l'a vendu, il y a trois ans, à son propriétaire actuel. A son arrivée à Vienne, le paquet contenant la précieuse relique fut ouvert en présence du consul autrichien. On remarque au dos du violon un grand B, qui paraît avoir été tracé à l'aide d'un ciseau. Sur la boîte se lit ce qui suit: "Eliza Holtz, geborene von Bogner."

L'authenticité de l'instrument en question est établie au-delà de tout doute par des documents officiels, et par un portrait gravé par Selb, et au bas duquel on distingue les mots suivants écrits de la main du grand maître: "A M. von Holtz, de son ami Beethoven." On remarquera que *Beethoven* est écrit avec un seul e; le grand compositeur ne signait jamais autrement. La veuve Holtz a donné à l'acquéreur un certificat que nous reproduisons sans en changer une lettre: "Mon mari, Charles Holtz, reçu en présent ce violon de son ami Louis von Beethoven; après la mort de mon mari, il devient ma propriété. Vienne, 14 Juin, 1879."

Joachim, convaincu de l'authenticité de l'instrument, a déclaré, après l'avoir essayé, que ce violon possédait des qualités exceptionnelles.
